

LIONEL, 20 X OU MON AVENIR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

Par MM. F. de Villeneuve et Ch. de Livry;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,
Le 10 Juillet 1834.



Jeune Liv.

A PARIS,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART ST.-MARTIN, 12.

1834.

N. 58.

102. III.

8.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

LIONEL, jeune anglais,	}	M. ACHARD.
BUCKLER, riche armateur.		
MARIQUITA.	}	M ^{me} LEMÉNIL.
LA COMTESSE D'OXFORD.		
INÈS MURILLO.		M ^{lle} EMMA.
WILSON, commis de Buckler.		M. ANATOLE.
RICHARD, id.		M. OCTAVE.
UN DOMESTIQUE.		M. REMY.
DEUX FEMMES de chambre.		
COMMIS.		
GARÇONS de recette.		
OFFICIERS et MÂTELOTS de la marine marchande.		
PARENTS et AMIS de Buckler.		
UN NOTAIRE.		

LIONEL.

ACTE I.

Le Théâtre représente une mansarde avec une fenêtre sur la rue, une table, quelques chaises. A droite, une porte donnant dans une autre chambre. Au fond, la porte d'entrée.

SCENE I^{re}.

INÈS, ELVIRE, PAQUITA et quelques jeunes Filles, entrant par la porte du fond.

Inès entre par la porte de droite, sur la ritournelle du chœur, et va ouvrir à ses compagnes qui ont frappé.

CHŒURS.

Air : *Mes amis, c'est dans sa patrie.*

Nous voici, pour nous quelle ivresse !
Plus de gêne et que l'on s'empresse
De fêter ce jour d'allégresse.

Quel plaisir
De se réunir !

INÈS. Bonjour Elvire, bonjour Paquita, bonjour mes bonnes amies. Combien je vous remercie d'avoir accepté la petite collation à laquelle je vous ai toutes invitées.

ELVIRE. J'espère, Inès, que tu n'as pas fait de façons pour nous. Des brodeuses, ça n'est pas si gourmand que des femmes de banquiers ou d'ambassadeurs !.

INÈS. Oh ! je ne reçois pas aujourd'hui que des brodeuses : j'attends une grande dame qui daigne venir partager notre modeste repas.

TOUTES. Une grande dame ?

PAQUITA. Qui donc ? je ne devine pas.

INÈS. Vous la connaissez pourtant beaucoup : c'est Mariquita, notre ancienne compagne.

PAQUITA. Mariquita !.. en effet, on dit qu'elle a fait fortune depuis quelque temps.

ELVIRE. Je crois bien ; elle est fièrement heureuse à présent ; elle habite la plus belle hôtel de la place del Sol ; elle parcourt les rues de Madrid, dans un riche équipage ; elle a de belles robes, des laquais, des bijoux !..

PAQUITA. Voilà ce que c'est que d'avoir donné dans l'œil à un milord !

ELVIRE. Tant mieux pour elle. Je voudrais être à sa place !

INÈS. Moi, mesdemoiselles, j'espère ne jamais faire fortune de cette manière.

ELVIRE. Et moi, je le crains... J'ai les milords en horreur !.. je ne peux aimer que les Espagnols, et ils sont plus riches en sentiment qu'en espèces. Le patriotisme me ruine !

MARIQUITA, en dehors. Par ici, John... par ici.

INÈS. Ah ! j'entends la voix de Mariquita.

Elles courent toutes à la porte du fond.

SCENE II.

Les Mêmes, MARIQUITA, suivie d'un petit groom portant une corbeille remplie de provisions.

MARIQUITA, d son groom. John, posez là ces provisions et laissez-nous. (*Le laquais obéit et se retire.*) Que je t'embrasse, ma chère Inès... et vous aussi, mes amies.

Toutes l'entourent et l'embrassent.

Air : *De Marianne.*

Enfin, je revois la chambrette
Qu'avec toi j'habitais toujours ;
Avec plaisir mon œil s'arrête
Sur ce réduit de mes beaux jours !

Là, je brodais,

Là, je causais,

Là bas souvent aussi je médais ;

Là, j'ai pleuré,

J'ai soupiré,

Où bien parfois j'ai ri, j'ai désiré !

C'est ici, grisette jolie,

Que j'ai su briller sans atours ;

Là furent mes premiers amours !..

Salut à ma patrie !

ELVIRE. Mesdemoiselles, voyez donc, quelle jolie toilette !.. Ne la prendrait-on pas pour une duchesse ?

TOUTES. C'est vrai! c'est vrai!

MARIQUITA. Vous trouvez?... c'est ce qu'on me dit quelquefois. Le fait est qu'on a un certain air... une certaine tournure... depuis qu'on ne passe plus ses journées à broder des robes et des mantilles...

ELVIRE. C'est sièrement ennuyeux!.. et, d'après le plaisir que tu sembles éprouver à revoir tes anciennes amies, si tu veux changer ta calèche et tes chevaux contre mon coton et mes aiguilles... voilà!..

MARIQUITA. Merci... je n'ai plus l'habitude... je me piquerais les doigts. Si vous voulez faire comme moi, rappelez-vous la chanson des grisettes de Madrid.

Toutes se groupent autour de Mariquita.

Air : Ronde du Pré aux Clercs.

Fillette un peu jolie,
Apprends vite à charmer.
Le bonheur de la vie
Est de se faire aimer.
Fin et joli corsage,
Vif et piquant minois,
Valent un équipage
Et bien plus quelquefois.
Riche de tes atours,
Rappelle-toi, pauvre fille,
Que le dieu des amours
Protège une fillette
Toutjours.

TOUTES.

Que le dieu des amours, etc.

MARIQUITA.

Rarement on s'expose,
Car souvent la grandeur
Tient à si peu de chose,
Quand on a du bonheur.
Il ne faut que s'entendre.
S'agit-il d'un baiser,
On peut bien, sans le prendre,
Ne pas le refuser.
Riche de tes atours, etc.

TOUTES.

Que le dieu des amours, etc.

ELVIRE. C'est bon, je me souviendrai de ça; mais, que nous as-tu donc fait apporter dans cette corbeille?

MARIQUITA. Quelques friandises pour nous régaler : des oranges, des dattes, des pastèques, des raisins de Malaga et du vin de Xérès!

TOUTES. Voyons! voyons!

Elles courent près de la corbeille.

ELVIRE. Doucement! on n'y touche pas. Allons tout ranger dans cette chambre,

pendant qu'Inès tiendra compagnie à Mariquita.

INÈS. C'est cela!.. Elvire, je te nomme mon premier maître d'hôtel!

TOUTES.

Car le dieu des amours

Présage, etc.

Elles entrent dans la chambre à droite, et emportent la corbeille.

SCENE III.

INÈS, MARIQUITA.

INÈS. Eh bien, Mariquita!

MARIQUITA. Eh bien, Inès!

INÈS. Tu es donc bien heureuse depuis que tu as quitté cette mansarde?

MARIQUITA. Ma foi, j'aurais tort de me plaindre... Le comte d'Oxford est le meilleur homme du monde.. Ai-je de l'ennui; il le dissipe... de l'humeur; il me console... un caprice; il le satisfait. L'autre jour, il a payé cent guinées un perroquet dont j'avais envie et qui s'est envolé le lendemain.

INÈS. Et tu aimes ce comte d'Oxford?

MARIQUITA. Je l'aime modérément... c'est le moins que je puisse faire pour un homme qui m'adore, et qui me regarde comme la huitième merveille du monde!

INÈS. Ainsi, tu ne crains pas qu'il t'abandonne?

MARIQUITA. Lui!.. il n'y a pas de danger... il ne voit que par mes yeux... ne pense que par mes idées et ne parle que par ma bouche... Aussi convient-il qu'il n'a jamais éprouvé de bonheur plus complet, et je ne serais pas étonnée qu'un jour...

INÈS. Comment, tu crois qu'il ira jusqu'à faire de toi une comtesse?

MARIQUITA. Certainement... On se forme près des grands seigneurs... aussi j'ai traité cette affaire-là en diplomate consommé... D'abord j'ai fait tomber la conversation sur ce chapitre... la première fois, il en a ri comme un fou; la seconde, il m'a écoutée sérieusement; maintenant, il est pensif, il réfléchit, et bientôt, j'en suis sûre, il va me le demander à genoux... Vois-tu, Inès, le pauvre homme est veuf.. il a une fille de dix ans sur les bras, et il ne serait peut-être pas fâché de trouver une femme sensée, raisonnable... comme moi... pour faire l'éducation de cette jeune personne.

INÈS, lui faisant la révérence. Je présente mes respects à madame la comtesse d'Oxford.

MARIQUITA. Tu me ralles... mais patience... tu verras... Ah! ça, parlons un peu de toi, maintenant... Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue?

INÈS. Ce que je faisais de ton temps... toute la semaine je travaille, et le dimanche je me promène.

MARIQUITA. Et cela t'amuse?

INÈS. Pas trop... mais que veux-tu, quand on n'a pas de fortune... Moi, je tiens à conserver toujours ma réputation.

MARIQUITA. Oh! une réputation de brodeuse!.. place donc cela sur le grand livre... ça te fera un joli revenu!.. au lieu que... Tiens, vois cette toilette... tout cela ne vaut-il pas mieux qu'une petite robe bien simple?

INÈS. N'importe, tu as beau dire... je ne consentirai jamais... je ne tiens pas aux grandeurs!

Elle soupire.

MARIQUITA. Ah! mon Dieu! quel soupir!.. Serais-tu amoureuse, par hasard?

INÈS. Moi... du tout... je ne crois pas... Pourtant je n'en suis pas bien sûre; car voilà deux nuits que je ne dors pas.

MARIQUITA. Vraiment?... Oh! conte-moi vite cela avant que ces demoiselles reviennent... je te donnerai de bons conseils.

INÈS. C'est un enfantillage, une rencontre que j'ai faite.

MARIQUITA. Où donc?

INÈS. Au Prado... où je me promenais dimanche dernier avec quelques-unes de mes amies... Un groupe assez nombreux s'avancait vers nous... tous les regards étaient fixés de ce côté; car on disait que c'était l'ambassadeur d'Angleterre qui passait avec sa suite...

MARIQUITA. L'ambassadeur d'Angleterre!.. je le connais beaucoup... Est-ce que tu serais tombée amoureuse de lui?... Tant mieux! ce serait une belle connaissance à faire.

INÈS. Entraînée par la curiosité, je faisais comme les autres, je regardais... et, dans ma distraction, je laissai tomber mon éventail à terre... Tout-à-coup, un jeune homme se détacha du groupe, le ramassa, et me le présente d'un air timide en balbutiant quelques mots que je ne pus comprendre... Ce pauvre jeune homme!.. sa main tremblait comme la feuille, et je ne sais pourquoi la mienne tremblait aussi!.. J'allais le remercier de sa politesse, quand je l'aperçus qui se sauvait à toutes jambes comme s'il avait peur de moi ou qu'il fût honteux de ce qu'il venait de faire... Je le

suis des yeux quelques instans... et je rentrai chez moi tout inquiète, toute pensive... Depuis ce moment-là, j'ai moins de goût au travail... je quitte sans cesse mon ouvrage pour me mettre à la fenêtre; enfin jour et nuit mon esprit n'est occupé que de cet inconnu.

Air de Céline.

De le bannir de ma pensée,
Je fais serment chaque matin.
Dès qu'une minute est passée,
Son image y revient soudain!
Alors de moi je crois être plus sûre,
Je me promets de n'y jamais penser...
Mais vingt fois par jour je le jure;
C'est toujours à recommencer. bis.

MARIQUITA, riant. Ah! ah! ah!.. voilà une histoire qui ressemble au premier chapitre d'un roman de Walter-Scott.

INÈS. J'étais bien sûre que tu te moquerais de moi.

MARIQUITA. Du moins, ma pauvre Inès, ton inconnu est-il joli garçon?

INÈS. Mais oui, il a une bonne figure qui fait plaisir à voir.

MARIQUITA. Est-il grand?... bien fait?..

INÈS. Sa tournure n'a rien de bien remarquable; mais il a l'air si honnête, si franc...

MARIQUITA. Si honnête... si franc... (*Réfléchissant.*) Je ne connais personne à l'ambassade d'Angleterre... Il faut qu'il n'ait pas une position bien brillante.

INÈS. Il me semble que la mienne ne l'est pas davantage.

MARIQUITA. Raison de plus pour qu'il ne te convienne pas... En additionnant ensemble deux zéros, on trouve au total zéro, et ça ne suffit pas pour faire rouler carrosse... Mais j'entends ces demoiselles; nous reparlerons de cela plus tard.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ELVIRE, PAQUITA, et les autres jeunes filles, apportant une table servie.

CHŒUR.

Air d'un gâtel de Baudouin.

Nous voici! bis.

Notre repas est servi.

Nous voici! bis.

Que la gaité règne ici.

INÈS.

Cet humble repas vaut mieux

Que les banquets somptueux;

Le plaisir et l'amitié

Y sont de moitié.

CHŒUR.

Nous voici, etc.

Pendant cette reprise, toutes les jeunes filles se sont mises à table.

MARIQUITA. Oh! quel bonheur! voilà des crêpes!.. il y a au moins six mois que j'en n'ai mangé... Mesdemoiselles, qui en veut?

TOUTES, *tendant leurs assiettes.* Moi! moi! moi!

MARIQUITA, *leur servant des crêpes.* Inès, as-tu recommandé en bas de ne laisser monter personne?

INÈS. Mon Dieu! non... mais attends, je vais mettre le verrou, et si l'on frappe, nous n'ouvrons pas.

Elle se lève de table et se dirige vers la porte du fond.

SCENE V.

Les Mêmes, LIONEL.

LIONEL, *entrant d'un air timide.* Pardon, mesdemoiselles... n'est-ce pas ici... (*A part, en regardant Inès.*) Dieu! la jeune fille du Prado!

INÈS, *à part, même jeu.* Ciel! le jeune homme à l'éventail!

Ils restent tous deux interdits.

MARIQUITA, *à Lionel.* Que demandez-vous, monsieur?

LIONEL, *avec embarras.* Excusez, mesdemoiselles, si je vous dérange, je venais pour... (*A part en regardant Inès.*) Elle a encore de plus beaux yeux que dimanche dernier.

MARIQUITA, *à Lionel.* Eh bien, achetez donc, vous venez pour?..

LIONEL. Pour parler à mademoiselle Inès Murillo.

INÈS. A moi, monsieur?

LIONEL. Comment! c'est vous qui... ah! *Il la regarde d'un air ébahi.*

MARIQUITA. Sans doute, c'est elle qui... (*A part.*) Est-il drôle, ce jeune homme avec son air étonné. Ah! (*Haut.*) Que lui voulez-vous?

LIONEL. Moi, rien... mais je viens de la part de son excellence l'ambassadeur d'Angleterre.

MARIQUITA. De la part de son excellence!.. donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Elle va pour lui approcher un siège.

LIONEL. Vous êtes trop bonne, merci; je ne suis pas fatigué.

Il s'assied par distraction à la place de Mariquita.

MARIQUITA. Eh bien, il prend ma place... il est sans gêne. (*Haut.*) Voyons, monsieur, qu'avez-vous à dire à Inès de la part de son excellence?

LIONEL. Ce que j'ai à dire? rien, mademoiselle.

MARIQUITA. Rien?

LIONEL. Mais, je venais pour lui remettre...

MARIQUITA. Quoi?

LIONEL. Une lettre que voici.

Il la lui présente.

MARIQUITA, *la prenant.* Donnez donc.

INÈS, *bas à Mariquita qui va pour la décrocher.* Que fais-tu, Mariquita?

Air: Le beau Lycas aimait Thémira.

A ne pas ouvrir je t'engage,
Sans savoir quel est ce billet.

MARIQUITA, *de même.*

Maia, je sais que c'est un message
Important, d'après le cachet!

INÈS, *de même.*

On ne doit jamais se permettre
D'accepter si vite une lettre...
Peut-être y va-t-il de l'honneur!..

D'être coupable j'ai trop peur!

MARIQUITA, *de même.*

On ne peut pas se compromettre,
Quand ça vient d'un ambassadeur...
On lui tout, sans se compromettre,
Quand ça vient d'un ambassadeur!

Pardon, mesdemoiselles, nous allons de l'autre côté, prendre connaissance de cette dépêche diplomatique... continuez toujours votre repas.

LIONEL, *à Inès.* Si vous vouliez être assez bonne pour me faire un mot de réponse...

MARIQUITA. Nous aurons cette bonté-là. Allons, viens, Inès.

INÈS, *bas à Mariquita.* Mais tu ne sais pas une chose... ce jeune homme...

MARIQUITA. Eh bien?

INÈS. C'est mon inconnu du Prado.

MARIQUITA. Pas possible! (*Elle prend son lorgnon et regarde Lionel qui baisse les yeux.*) Eh bien, tu avais raison, il n'est pas mal... il a d'assez beaux yeux. (*Haut.*) Elvire, je te recommande monsieur; fais lui manger des crêpes, en nous attendant.

Elle le lorgne de nouveau, lui fait la révérence et entraîne Inès à droite.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, *excepté* INÈS et MARI-
QUITA.

LIONEL, *d part, suivant Inès des yeux.*
Quel heureux hasard !.. quand depuis quatre
jours je la cherche partout !

ELVIRE, *présentant un plat à Lionel.*
Monsieur, voulez-vous accepter...

LIONEL. Merci, mademoiselle, je viens
de passer deux heures à table, chez l'am-
bassadeur, et une fois que j'ai bien diné,
il m'est impossible de recommencer.

PAQUITA. Il paraît que vous avez une
place à l'ambassade d'Angleterre ?

LIONEL. Oui, mademoiselle ; une place
même assez importante... je suis sous-
secrétaire du second secrétaire du troisième
secrétaire de son excellence.

ELVIRE. C'est un bel emploi !.. ça peut
vous mener loin !

LIONEL. C'est ce que dit mon oncle qui
est marchand dans la Cité de Londres.
« Lionel, mon garçon, » m'écrivait-il der-
nièrement...

ELVIRE. Ah ! vous vous appelez Lionel ;
voilà un bien joli nom, n'est-ce pas, mes-
demoiselles ?

LIONEL. Il est assez mélodieux... « Lion-
nel, mon garçon... » c'est toujours mon
oncle qui parle... « avec une bonne con-
science, un peu d'esprit et beaucoup de
travail, tu finiras par devenir ambassa-
deur, d'ici à une trentaine d'années. » Moi,
je trouve ça un peu long ; mais il veut ab-
solument avoir un ambassadeur dans la
famille, et c'est moi qui suis chargé de le
devenir. Je n'ai pourtant guère de disposi-
tions pour ça... surtout depuis que je suis
dans ce pays... sous ce beau ciel bleu
d'Espagne où je sens qu'il est bien plus
doux de suivre les impulsions de mon cœur
que les conseils de mon oncle.

Air : *Quel plaisir d'être jolie !* (Panserou.)

J'entends peu la diplomatie,
Je n'en comprends pas les détonations.
Depuis qu'une image chérie
A causé mes rêves d'amours,
Mon cœur éprouve un trouble extrême
Et veut plaire à qui le charme,
Car être aimé de sa qu'on aime
Ah ! rien ne vaut ce bonheur-là !

Non, non, rien ne vaut ce bonheur-là.

PAQUITA. Ah ! M. Lionel est amoureux ?

LIONEL. Comme un fou, mademoiselle.

Mais mon amour est un mystère
Que je ne veux pas découvrir,
Car j'ignore si j'ai su plaire
À celle qui me fait souffrir ;
Pourquoi de sa bouche elle-même
N'entends-je pas ce refrain là :
Être aimé de ce que l'on aime
Ah rien ne vaut ce bonheur-là !

Non, non, rien ne vaut ce bonheur-là.

ELVIRE. Vous avez tort d'être si timide ;
quand on se présente comme vous... quand
on remplit aussi adroitement les commis-
sions...

LIONEL, *saluant.* Vous êtes bien hon-
nête.

PAQUITA. Ah ! ça, M. Lionel, qu'est-ce
que votre ambassadeur peut donc écrire à
Inès ?

LIONEL. Mon Dieu, mademoiselle, je
ne m'en doute pas... mais il faut que ce
soit des choses de la plus haute impor-
tance, car il n'a pas voulu charger un do-
mestique de sa lettre.

ELVIRE. Eh bien, moi, je l'ai deviné...
c'est un billet doux.

LIONEL, *étonné.* Un billet doux !

ELVIRE. Sans doute... il ne faut pas
être bien malin pour comprendre qu'Inès
va se lancer.

LIONEL. Se lancer !.. mesdemoiselles,
c'est affreux ! c'est indigne ce que vous di-
tes-là... et si vous étiez des hommes, je
vous brûlerais la cervelle !

TOUTES, *se levant effrayées.* Ah ! mon
Dieu !

ELVIRE. Qu'est-ce qui lui prend donc !

LIONEL. Une jeune personne aussi dou-
ce, aussi belle ; la vertu, la candeur mê-
me !..

SCÈNE VII.

Les Mêmes, MARIQUITA.

MARIQUITA. Eh bien, mesdemoiselles,
votre repas est-il terminé ?

TOUTES. Oui, oui.

PAQUITA. Tiens ! est-ce qu'Inès ne re-
vient pas ?

MARIQUITA. Elle vous prie de l'excu-
ser... mais, en ce moment, une affaire im-
portante l'occupe.

LIONEL, *d part.* Une affaire importante !
qu'est-ce que monseigneur avait donc à
lui demander ?

MARIQUITA, *d part.* Éloignons ces de-
demoiselles. (Haut.) Voici la nuit qui approu-
che, vous ne seriez peut-être pas mal de
rentrer chez vos parents.

PAQUITA. Comment! déjà!

ELVIRE. Mariquita a raison... il ne faut pas nous exposer seules, le soir, dans les rues de Madrid... les jeunes gens, à présent, sont si mauvais sujets!

MARIQUITA ET CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Air de la Muette.

N'attendons
N'attendez pas qu'il fasse nuit,

D'ici retirons-nous sans bruit!

Et surtout conservons l'espoir

De pouvoir

Bientôt nous revoir.

Les jeunes filles sortent.

SCENE VIII.

LIONEL, MARIQUITA.

LIONEL. Je vous en conjure, dites-moi si le message dont j'étais porteur aurait causé quelque chagrin à mademoiselle Inès?

MARIQUITA, riant. Ah, ah, ah! est-il simple, ce pauvre jeune homme! (*Haut.*) Rassurez-vous, Inès n'a pas de chagrin... si elle en avait eu, la lettre de Son Excellence n'aurait pu que le faire passer.

LIONEL, avec un peu d'inquiétude. Vous croyez?

MARIQUITA. C'est un homme charmant que l'ambassadeur d'Angleterre... Ses déclarations sont d'une galanterie... ses offres d'une magnificence! c'est le second volume du comte d'Oxford.

LIONEL, encore plus inquiet. Mademoiselle, je ne comprends pas bien...

MARIQUITA. Comment, vous ne comprenez pas que votre ambassadeur est amoureux d'Inès?

LIONEL. Il se pourrait!

MARIQUITA. Il l'a vue plusieurs fois à sa fenêtre... ses attraits l'ont frappé, et il promet de la prendre sous sa protection... si ce soir, à huit heures, elle consent à recevoir sa visite.

LIONEL. Et elle y a consenti... quelle horreur... Fil mademoiselle, vous devriez rougir de honte!

MARIQUITA, à part. Parole d'honneur, il ne sait pas vivre, ce jeune homme!

LIONEL. Une jeune personne que j'aime, que j'estime; pour qui j'aurais donné ma vie, tout ce que je possède... Il est vrai que je ne possède rien... c'est pour ça qu'elle ne veut pas de moi!.. Que je suis malheureux!..

Il se frappe la tête.

MARIQUITA. Allons, voyons, soyez raisonnable.

LIONEL, se frappant toujours. Je veux me tuer, pour me punir de l'avoir aimée! Une femme aussi fausse, aussi perfide!.. Attendez, je vais lui dire son fait. (*Il court vers la chambre d'Inès, et s'arrête en la voyant entrer.*) Ciel, la voici!

SCENE IX.

Les Mêmes, INÈS, tenant une lettre à la main.

MARIQUITA, allant au devant d'elle. Eh bien, Inès, ta réponse?

INÈS, montrant sa lettre. Est terminée... (*La présentant à Lionel.*) Et je prie monsieur de vouloir bien la remettre à celui qui l'envoie.

LIONEL, reculant. Moi, mademoiselle! INÈS. Mais je désire auparavant que vous ayez la complaisance de la lire.

LIONEL, à part. Par exemple, c'est trop fort! (*Haut.*) Non, mademoiselle, je ne la lirai pas.

INÈS. Je vous en prie.

LIONEL, à part. Quel cœur barbare! elle se fait un plaisir de me désespérer... et je serais assez faible!.. Lisons... (*Il froisse la lettre avec rage et lit d'une voix étouffée.*) « Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. » (*Il s'arrête.*) L'honneur!

INÈS. Continuez.

LIONEL, à part. Continuez... c'est bien facile à dire... quand on suffoque!.. c'est égal, ne le laissons pas voir; elle serait trop contente. (*Recommençant à lire.*) « Que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire... » Je suis pauvre, mais j'aime le travail... j'ai un cœur, mais je ne le vends pas... C'est assez vous dire que vos offres ne peuvent me tenter, et que désormais toutes vos lettres resteraient sans réponse. Votre très humble servante. Inès Murillo. » Qu'ai-je lu?

MARIQUITA, à part. Petite sottise!

LIONEL, avec transport. Et moi qui la soupçonnais!.. Je suis un misérable, un monstre, un scélérat!.. (*Tombant aux genoux d'Inès.*) Tenez, mademoiselle, battez-moi, tuez-moi, faites de moi tout ce qu'il vous plaira; mais, au nom du ciel, dites-moi que vous ne m'en voulez pas... ou je vais me jeter du haut de votre maison dans la rue.

INÈS, avec douceur. Vous avez été trop obéissant pour que je puisse me montrer

sévère... Relevez-vous, je vous pardonne de tout mon cœur.

LIONEL, *se relevant transporté de joie.*
Quelle ame noble et généreuse!.. non, ce n'est pas une femme, c'est un ange!.. c'est une divinité! c'est...

Air J'en goûte un petit de mon âge.

De joie, à peine je respire,
Mon sang bouillonne et mon cœur est brûlant;
Je n'y vois plus, je souffre le martyre!..

INÈS, à part.

J'en suis sûre, il m'aime à présent.

LIONEL.

Je voulais mourir tout à l'heure,
Tant j'éprouvais de peine en vous perdant.

INÈS.

Mais qu'avez-vous encore?..

LIONEL, *suffoquant et essuyant ses yeux.*

Je suis content!

Et c'est pour cela que je pleure.

MARIQUITA. Tout ça est fort bien; mais on n'envoie pas à un ambassadeur une pareille lettre!

LIONEL, *vivement.* Pourquoi donc?

MARIQUITA. Parce qu'elle est très impertinente!

INÈS. Tu crois?

MARIQUITA. Il t'a écrit poliment, tu dois lui répondre de même... il est déjà assez malheureux de ne pouvoir te plaire; il ne faut pas joindre la dureté au mépris.

LIONEL. Dans le fait, le pauvre homme sera bien à plaindre... il n'y a pas de mal d'y mettre des formes.

INÈS. Eh bien, donnez, je vais recommencer ma lettre.

MARIQUITA, *prenant la lettre des mains de Lionel.* Attends, je m'en charge; je connais mieux que toi les phrases en usage dans le grand monde, et j'arrangerai cela de manière à ne pas fâcher Son Excellence... Justement, voilà ce qu'il faut pour écrire.

Elle va s'asseoir près d'une petite table et se met à écrire.

LIONEL, *à part.* Dieu! me voilà presque en tête-à-tête avec elle... c'est singulier, je ne trouve plus rien à lui dire. (*Il la regarde d'un air timide.*) Et pourtant si on était hardi...

INÈS, *même jeu.* Comme il me regarde; je suis plus tremblante encore que l'autre jour.

LIONEL, *à part.* Allons, allons, du courage. (*S'approchant d'Inès.*) Mademoiselle...

INÈS. Monsieur...

LIONEL, *après un mouvement de silence.*
Il fait bien chaud aujourd'hui.

INÈS. Vous trouvez?

LIONEL. Heureusement que l'almanach nous promet de la pluie pour demain.. et quand l'almanach a promis une chose. (*A part.*) Imbécile que je suis, je veux lui parler d'amour, et je lui parle du calendrier!.. Allons droit au but. (*Haut, d'une voix tremblante.*) Mademoiselle.. je... je... je... (*A part.*) Ça ne veut pas arriver...

INÈS. Eh bien, monsieur; vous disiez?

MARIQUITA, *se levant.* J'ai fini.

INÈS. *avec regret.* Déjà!

LIONEL, *à part.* Et moi, je n'ai pas encore commencé... Faut-il avoir du malheur!

MARIQUITA, *donnant à Lionel une lettre cachetée.* Voici la réponse d'Inès, veuillez, s'il vous plaît, la remettre à son excellence..

LIONEL. Oui, mademoiselle; mais, cependant, j'aurais voulu...

MARIQUITA. Il se fait tard, et malgré le plaisir que nous avons à vous voir, il n'est pas convenable que nous vous gardions ici plus long-temps (*Avec dignité.*) Notre réputation pourrait en souffrir.

LIONEL. Oh! Dieu! moi, porter atteinte à la réputation de mademoiselle Inès!.. je pars (*A part.*) Mais, je vais passer la nuit à chercher un moyen de lui faire connaître mon amour.

MARIQUITA.

Air: Falso du duc de Reinstadt.

Pour qu'on ne jase pas sur vous,
Vite éloignez-vous;
Et prouvez que les jeunes gens
Parfois sont prudents.

LIONEL, à part.

Si ma main ce soir lui traçait
Un tendre billet.
C'est ça! ma plume aura, je croi,
Plus d'esprit que moi.

ENSEMBLE.

MARIQUITA et LIONEL.

Pour qu'on ne jase, etc.

SCENE X.

MARIQUITA, INÈS.

INÈS. Ce pauvre jeune homme, pourquoi l'as-tu renvoyé si tôt?

MARIQUITA. Parce qu'il est sept heures un quart, et qu'à huit heures tu attends une visite beaucoup plus importante.

INÈS. Que veux-tu dire?

MARIQUITA. Que j'ai réparé ta sottise... que j'ai écrit à l'ambassadeur une lettre fort polie, où tu lui accordes la permission de venir, ce soir, te présenter ses hommages.

INÈS. Mais, c'est une trahison!.. un abus de confiance!.. et la démarche que tu veux me faire faire...

MARIQUITA. Ne t'engage à rien... Tiens, moi qui te parle, je ne suis qu'une grisette comme toi; eh bien, je donne audience à des grands d'Espagne, à des corrégidors, à des chambellans, à des évêques... Hier encore, j'ai reçu chez moi le général des capucins!..

INÈS. Ta position n'est pas la mienne... et la visite de cet ambassadeur pourrait me compromettre.

MARIQUITA. Qui le saura? Moi, dont tu connais la discrétion... son excellence, qui ne s'en vantera pas...

INÈS. Et lui?

MARIQUITA. Qui, lui?

INÈS. Ce jeune homme...

MARIQUITA. Ah! ça, mais tu t'intéresses bien à cet inconnu?

INÈS. Il croira que je l'ai trompé, que je suis fautive, capricieuse, coquette!.. et pour rien au monde je ne voudrais lui donner de moi une pareille opinion... je tiens trop à son estime.

MARIQUITA. Et moi, je crois plutôt que tu tiens à son amour... Allons, ma petite Inès, sois raisonnable... Je te quitte... je voudrais bien rester avec toi... mais nous allons ce soir au théâtre... on y joue une pièce où un grand seigneur épouse une grisette, et tu sens bien que je ne peux pas manquer d'y mener mon lord, ça le remettra sur la voie.

INÈS. Comme c'est contrariant! En vérité, Mariquita, tu m'as mise dans un embarras... (*En ce moment on frappe à la porte.*) Oh! frappe!.. Dieu! si c'était lui!

MARIQUITA. Entrez.

INÈS. Je n'ose regarder.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, UN CHASSEUR.

LE CHASSEUR, *tenant une boîte à la main.* Pour mademoiselle Inès Murillo, de la part de monseigneur l'ambassadeur d'Angleterre.

MARIQUITA, *la prenant.* Donnez.

INÈS. Qu'est-ce donc?

MARIQUITA. Vous remercieriez son excellence.

Le chasseur salue et sort.

SCÈNE XII.

INÈS, MARIQUITA.

INÈS. Qu'est-ce que tout cela signifie?... quelle est cette boîte? et pourquoi l'as-tu prise?

MARIQUITA. Parce que cette boîte est l'avant-coureur de ta fortune, et qu'elle contient sans doute de fort jolies choses dont la vue ne te déplaîra pas. (*Ouvrant la boîte.*) Tiens, regarde plutôt.

INÈS, *regardant.* Oh! les beaux diamans!

MARIQUITA. Collier, agraffe, boucles d'oreilles, bracelets, rien n'y manque... voilà un cadeau digne du représentant de Sa Majesté britannique.

INÈS. Et c'est à moi qu'il envoie tout cela?

MARIQUITA. À qui donc veux-tu que ce soit?

INÈS. Mariquita, je ne puis accepter, il faut renvoyer ces bijoux sur-le-champ!

MARIQUITA. Quel dommage!.. cela t'irait pourtant si bien!

INÈS. Que fais-tu?

MARIQUITA.

Air : *Taisez-vous.*

Sans que ta vertu se démente,
Tu peux toujours les essayer.

INÈS

Dien! que cette agraffe est brillante!..

MARIQUITA.

Voyons l'effet de ce collier;

Oui, mettons d'abord le collier,

Elle le lui attache.

Maintenant les boucles d'oreilles...

INÈS.

Je n'en veux pas... ôte-les moi...

MARIQUITA.

En vit-on jamais de pareilles!

INÈS.

Je sens redoubler mon effroi.

MARIQUITA.

Ne crains rien, bis.

Cela t'ira bien...

Lui présentant un miroir.

Vois plutôt comme ça va bien!

INÈS, *se regardant.* Dieu! s'il pouvait me voir ainsi parée!..

MARIQUITA. L'ambassadeur!

INÈS. Eh! non... lui!

MARIQUITA. Ah! toujours le jeune homme à l'éventail... ça lui ferait bien plaisir. Maintenant, Inès, ne perds pas la tête... c'est très dangereux avec un diplomate. Adieu, demain, je l'espère, je te retrouverai lady.

SCÈNE XIII.

INÈS, seule, *après être restée un moment pensée.*

Demain grande dame!.. demain un hôtel... une voiture, des laquais, des bijoux! Je le pourrais, cependant... mais, lui... il ne m'aimerait plus, il s'éloignerait de moi, il me mépriserait.. Oh! non, non, j'aime mieux rester sage et obscure... Voilà ce que je dirai à cet ambassadeur... si son cœur est noble et généreux, il me comprendra, et bientôt, je l'espère, il cessera de m'importuner... Allons, allons, je me sens plus tranquille maintenant... quand il viendra, j'aurai le courage de... (*On entend du bruit.*) Grand Dieu! j'entends quelqu'un... mes forces m'abandonnent... mes yeux se troublent... je ne puis plus me soutenir... O mon Dieu! veille sur moi!..

Elle se laisse tomber sur un siège et s'évanouit.

SCÈNE XIV.

INÈS, LIONEL.

LIONEL, *entrant, pâle et égaré.* Non, c'est impossible! je ne le croirai qu'en l'apprenant de sa bouche, et, si c'est vrai, elle saura ce que je pense d'elle!.. Inès!.. Inès!.. (*L'apercevant.*) Ciel! qu'ai-je vu!.. (*Il court vers elle.*) Elle est évanouie!.. elle se meurt!.. que faire?.. (*Il se jette à genoux et lui frappe les mains.*) Inès!.. c'est moi!.. c'est... Mon Dieu! elle ne m'entend pas... ma tête s'égare... j'on deviendra fou... Ah! elle l'ouvre les yeux!..

INÈS, *se levant, d'un air égaré.* Laissez-moi! laissez-moi! (*Passant ses mains sur son front et regardant autour d'elle.*) Où suis-je donc... (*Reconnaissant Lionel.*) Ah! c'est vous!

LIONEL, *tremblant.* Oui, oui, c'est moi, n'ayez pas peur.

INÈS. Qui vous amène?... venez-vous encore de la part de votre maître?..

LIONEL. Oh! non... cette fois, c'est de la mienne; je n'ai plus rien à démêler avec lui, attendu qu'il m'a mis à la porte, et que maintenant je suis sans place, sans asile...

INÈS. Sans asile...

LIONEL. Oui... mais tranquillisez-vous... si on m'a dit la vérité, j'ai mon logement tout prêt... dans la rivière.

INÈS. Et que vous a-t-on dit?

LIONEL. Mademoiselle Inès, répondez-moi franchement, ne me ménager pas; ça me tuera peut-être tout de suite, mais un

peu plus tôt, un peu plus tard, ça revient toujours au même... Attendez-vous l'ambassadeur ce soir, chez vous?

INÈS. Je l'attends en effet.

LIONEL, *désespéré.* Il est donc vrai!

INÈS. Mais, pour lui dire que ses hommages ne me touchent pas, que ses offres ne peuvent me séduire... et Dieu m'est témoin...

LIONEL. Vraiment! oh! n'achevez pas, mademoiselle Inès... n'achevez pas, je vous crois sur parole, et je suis trop heureux!.. je sais que vous n'êtes pas cause de tout ce qui arrive... et je me réjouis maintenant de m'être conduit comme je devais le faire.

INÈS. Qu'avez-vous donc fait?

LIONEL. En vous quittant, le bonheur m'avait rendu si agile, qu'au bout d'une minute j'étais arrivé à l'ambassade. J'entre dans le cabinet de son excellence : Monseigneur, lui dis-je avec assurance, voici votre réponse. Il prend la lettre, la lit, sourit, et d'un air satisfait de lui-même, il marmotte entre ses dents : « Ces petites filles sont toutes les mêmes; ce soir, celle-ci m'appartiendra... » A ces mots, le rouge me monte à la figure; j'allais lui faire poliment mes observations, pour ne pas lui laisser le moindre doute sur votre sagesse et sur votre honneur, quand il ajoute : « Cette petite Inès n'en est peut-être pas à son coup d'essai; c'est sans doute une folle, une étourdie, une coquette comme tant d'autres... » Oh! alors, je ne peux plus retenir ma colère, et je lui dis, avec tout le respect que je lui dois : Monseigneur, vous en avez menti! Là-dessus, il se lève furieux, se flèche et m'ordonne de sortir à l'instant de chez lui... J'en suis sorti pour n'y jamais rentrer, et je suis accouru près de vous, dans cette mansarde, où j'aimerais mieux rester toute ma vie que chez tous les plénipotentiaires et chez tous les rois de la Sainte-Alliance!

INÈS. Comment, c'est pour moi que vous avez per-lu votre place?

LIONEL. Ce n'est rien, mademoiselle Inès; pour vous, je perdrais bien autre chose.

INÈS. Pauvre jeune homme!.. Et qu'allez-vous devenir à présent?

LIONEL. Je ne sais pas; c'est ce qui m'inquiète le moins.

INÈS. Et qu'est-ce qui vous inquiète le plus?

LIONEL. Vous le savez bien.

INÈS. Vous ne me l'avez pourtant pas encore dit.

LIONEL

Air de la prière. (du Labarre.)

C'est que j'ai bien peu de courage

Pour oser faire un tel aveu ;

Ma voix s'arrête et mon visage

Devient rouge comme du feu. bis.

Oui, malgré moi je tremble

Quand je vous aperçois ;

Si je parle il me semble

Vous voir s'air loin de moi ;

Un ebagin me domine,

Je dois le taire, hélas !

Mais cela se devine,

Lorsqu'on ne le dit pas.

INÈS. C'est égal, dites toujours pour voir si je ne me suis pas trompée.

LIONEL. Eh bien ! puisque vous voulez absolument le savoir... *(avec emportement)* je vous aime, je vous aime !..

INÈS, reculant. Ah ! mon dieu, vous me faites peur !

LIONEL. Si je vous le disais comme je le sens, je vous épouvanterais bien davantage.. vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert depuis notre rencontre au Prado ! je ne mange plus, je ne dors plus ; du matin au soir, je vous cherche dans tous les coins de Madrid ; je regarde toutes les femmes sous le nez ; on me traite d'insolent, je n'y fais pas attention... on me pousse, je tombe par terre ; je me ramasse et je recommence... je ris, je pleure sans savoir pourquoi. je parle tout seul, j'extravague... je ne sais plus ce que je dis... Tenez, en ce moment, voilà encore mes idées qui s'embronillent... je bats la campagne, je vous dis des absurdités.

INÈS. Oh ! non, parlez toujours, j'ai tant de plaisir à vous entendre !

LIONEL. Vrai !. ah ! mademoiselle Inès, quel bien vous me faites... mettez la main là *(Il met la main d'Inès sur son cœur.)* Sentez-vous comme il bat ?

INÈS. Pas plus fort que le mien.

LIONEL. Le vôtre aussi ! *(Il va pour mettre la main sur le cœur d'Inès et la retire aussitôt.)* Oh ! pardon ! ça serait peut-être indiscret... d'ailleurs, puisque vous me le dites... Mais vous n'êtes donc pas insensible ?..*Air précédent.*

Si vous m'aimez, je vous en prie,

Faites-moi cet aveu tout bas,

A votre tour soyez hardie ;

Eh bien ! vous ne répondez pas,

Comment, vous ne répondez pas ?

Pourquoi vous taire encore

En me voyant souffrir,
Vous, que mon cœur adore ?

C'est me faire mourir.

1718, baissant les yeux.

Un chagrin me domine,

Je dois le taire, hélas !

Mais cela se devine,

Lorsqu'on ne le dit pas.

LIONEL. Quelles douces paroles, quels regards bienveillants !.. se pourrait-il, chère Inès... *(Il s'approche vers elle et s'arrête tout court.)* O ciel, ces diamans, ces bijoux précieux... vous les avez acceptés... Ah ! mademoiselle.

INÈS. Accepté !.. tenez, voyez comme j'y tiens !

Elle les ôte vivement et les lui donne.

LIONEL, transporté. Bien, très bien !.. ah, voilà un trait !.. attendez que je vous aide... *(Il lui ôte son collier.)* Je vais jeter tout cela par la fenêtre...

INÈS. Arrêtez, ces bijoux ne nous appartiennent pas... il faut les rendre à l'ambassadeur

LIONEL. Vous avez raison... sans cela il pourrait croire que vous les avez gardés. *(Il prend la boîte et y entasse les bijoux pile-mêle.)* Les voilà tous bien en ordre... il y en a peut-être quelques uns de disloqués ; mais les morceaux en sont bons.

INÈS. Maintenant, il me semble que mon cœur est soulagé.

LIONEL. Et le mien donc !.. Quel désintéressement ! Ah ! mademoiselle Inès ! que ne puis-je vous rendre tout ce que je vous fais perdre ?.. mais je n'ai rien, absolument rien...

INÈS. Que m'importe... vous voyez bien que la richesse ne me tente pas.

LIONEL. C'est égal, cette pensée-là me tourmente ; mais je ferai fortune, je le sens !.. car j'ai du courage ; et vous aurez tout... oui, oui, vous pouvez y compter. *(Comme frappé d'une inspiration subite.)* Oh, quelle idée !.. une plume ! une plume !

INÈS. Pourquoi donc faire ?

LIONEL, courant à la table et écrivant. Laissez-moi, laissez-moi ; puisque je vous ruine à présent, il est juste que je vous enrichisse pour plus tard... Voilà ce que c'est ; votre fortune est faite.

Il lui remet une feuille de papier.

INÈS, la regardant. Une feuille de papier, et une signature au bas... qu'est-ce que cela veut dire ?

LIONEL. C'est mon avenir que je vous donne, en blanc, payable à vue... signé

Lionel Buckler : c'est mon nom. Je n'ai pas mis mon domicile, attendu que je n'en ai pas pour le moment; mais ça ne fait rien... vous écrirez là-dessus : Bon pour la somme que vous voudrez; et quand vous aurez besoin d'argent, vous passerez à ma caisse aussitôt que j'en aurai une...

INÈS. Quelle folie! reprenez ce papier.

LIONEL, *fâché*. C'est ça, vous ne me croyez pas solvable... vous méprisez ma signature, vous m'humiliez.

INÈS. Ah! mon ami! pouvez-vous croire...

LIONEL. Mon ami!.. l'ai-je bien entendu!.. ah, j'étouffe de bonheur! moi, son ami! On me ferait roi d'Angleterre ou archevêque de Cantorbéry que je ne serais pas plus content!

Il saisit la main d'Inès et la couvre de baisers.

INÈS. On monte l'escalier... c'est l'ambassadeur!..

LIONEL s'approche avec précaution de la porte et pousse doucement la verrou.

Aix de la fiasco du cléphi. (de Labarre.)

Silence! il faut montrer de la prudence!

Ici ne disons rien;

Bientôt tous deux en son absence,

De lui nous rirons bien.

On frappe. L'orchestre continue l'air.

LIONEL, avec une voix de femme. Qui est là?

UNE VOIX, en dehors avec mystère. L'ambassadeur d'Angleterre... Ouvrez, mademoiselle Inès...

LIONEL, avec sa voix naturelle. Monseigneur, elle est sortie et m'a chargé de vous rendre votre éerin.

En disant ces mots il passe l'écrin par le judas qu'il referme.

VOIX SÈX.

Silence!

Il faut montrer de la prudence.

Il s'en va, taisons-nous;

Oui, tous deux, taisons-nous!

Bientôt (bis) le bonheur, en silence

Va nous paraître bien plus doux!

Quand on s'aime en silence,

Le bonheur est plus doux!

De la prudence,

Et du silence,

Notre bonheur sera plus doux!

Il entraîne Inès dans la chambre de droite.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente la salle principale du comptoir d'un armateur. Dans le fond, deux arceaux sont ouverts et laissent voir une autre salle qui forme galerie; à droite, sur le devant de la scène, est une table à écrire devant laquelle est assis Wilson; au-dessus, est un large casier où figurnet deux rangées de livres et registres de commerce. Quelques ballots en forme d'échantillon sont placés çà et là. Plusieurs commis travaillent à un grand bureau en face de Wilson.

SCÈNE I^{re}.

WILSON, RICHARD, Commis, un Officier de la marine marchande, Matelots, puis quelques Garçons de recettes et Porteurs de la Banque.

Au lever du rideau, l'officier guide les matelots qui passent au fond du théâtre en portant quelques ballots.

CHŒUR.

Air : Faudeville des Blouses.

Pour la maison Buckler et compagnie,
Nous apportons ces ballots précieux.
Par le travail, l'honneur et l'industrie,
On s'enrichit et l'on fait des heureux.

RICHARD, qui a été à leur rencontre.

Ici, vraiment, c'est la terre promise :
Que de trésors pleuvent dans la maison !
Pauvre commis, tout faire est ma devise,
Et prendre tout est celle du patron.

CHŒUR.

Pour la maison Buckler et Compagnie,
Nous apportons ce métal précieux,
Par le travail, l'honneur et l'industrie,
On s'enrichit et l'on fait des heureux.

Ils déposent leurs sacs d'argent et leurs ballots, et sortent.

SCÈNE II.

WILSON, RICHARD, les Commis.

RICHARD. A-t-il du bonheur, ce M. Buckler !.. ses magasins sont encombrés des plus belles marchandises de la Cité... sa caisse regorge de guinées, et trente navires croisent pour lui les mers, portant ou rapportant ses riches cargaisons dans tous les ports de l'univers.

WILSON, à son bureau, et sans cesser de travailler. Il est vrai que pas un armateur de la Grande-Bretagne ne peut se flatter d'avoir fait une aussi brillante fortune en vingt ans.

RICHARD. Aussi, grâce à ses richesses, c'est aujourd'hui qu'il épouse miss Arabelle, la fille du comte d'Oxford, et le dernier rejeton d'une des plus illustres familles d'Angleterre. Mais ne parlons pas de cela devant ce pauvre Wilson, ou vous allez encore le rendre triste et morose comme un chapitre d'Young ou une élégie de Byron.

WILSON. Messieurs, pas de mauvaise plaisanterie à ce sujet; vous savez que je ne les souffrirais pas.

RICHARD. Allons, ne te fâche pas; à ta place, en voyant miss Arabelle, j'aurais succombé plus vite encore.

WILSON, bas. Je t'en prie, Richard, ne me parle plus de cela; je ne voudrais pour rien au monde que M. Buckler vint à découvrir mon secret. Silence!.. je l'entends...

RICHARD. A nos places, messieurs...

Tous les commis reprennent leurs places au bureau.

SCÈNE III.

Les Mêmes, BUCKLER.

Il est suivi d'un domestique et de deux femmes-de-chambre.

BUCKLER, à la cantonnade. C'est bien... c'est bien... Portez tous ces présents dans la chambre à coucher de ma future, étalez-les sur les fauteuils, sur les sofas, sur les tapis; je veux qu'en y entrant elle se croie dans un bazar. (*Aux femmes-de-chambre.*) Vous, mesdemoiselles, entrez dans cet appartement, et attendez mes ordres. (*Elles entrent à gauche. — À ses commis.*) Eh bien! qu'est-ce que je vois donc là?... tout le monde à la besogne... un jour comme celui-ci!.. du tout, du tout: aujourd'hui, je veux qu'on s'amuse, et comme pour s'amuser il faut de l'argent, je vous donne à chacun 50 guinées de gratification.

TOUS, *excepté Wilson*. Vive monsieur Buckler!

BUCKLER. C'est ça... vive mon argent... et allez vous promener. (*A Wilson qui s'est levé et qui s'apprête à sortir.*) Un instant Wilson, j'ai besoin de toi...

WILSON. Je suis à vos ordres, monsieur.

Richard et les autres commis sortent.

SCENE IV.

BUCKLER, WILSON.

BUCKLER. D'abord, mon garçon, je te dirai que le brick le *chameau* et le trois mats la *cigogne* sont entrés en rade ce matin.

WILSON. Cette nouvelle a dû vous enchanter... car ces navires vous apportent un riche chargement de coton Fornambouc qui en le réalisant vous donnera au moins vingt mille guinées de bénéfice.

BUCKLER. C'est possible... mais nous ferons ce compte-là plus tard... pour le moment, j'ai à te parler d'autre chose que du *chameau* et de la *cigogne* : c'est de moi... Tu sais que madame la comtesse d'Oxford doit venir ici ce matin avec ma prétendue?

WILSON. Pour signer le contrat qui va vous enchaîner à elle... Oui, monsieur!..

BUCKLER. Ehl bien, mon garçon, il faudra faire de belles phrases... dire des choses aimables, spirituelles... et ce n'est pas mon fort... j'ai une peur terrible de ne dire que des... tu comprends... toi, qui es très bien avec ces dames, et qui as une grande habitude du beau monde... tu m'aideras à leur tenir tête... si je m'arrête au milieu d'une phrase... je te ferai un signe, et tu la finiras.

Air: Vaud. du Premier Prix.

Ge service, je le salue,
Et l'attends de ton amitié...
Dés aujourd'hui, près de ma femme !
Tu seras mon associé...
De m'embrouiller puisque je tremble,
Mettons nos talents en commun,
En faisant de l'esprit ensemble,
Je dois bien en avoir pour un ;
J'en aurai bien au moins pour un.

WILSON. Veuillez m'excuser, monsieur Buckler, mais...

BUCKLER. Il n'y a pas de mais qui tienne, je me cramponne à toi... Vois-tu... j'ai perdu l'habitude de vivre avec les femmes, depuis que je parcours les mers ; le commerce a rouillé ma galanterie ; le moyen de faire la *Lovelace*, quand on n'a

affaire qu'à des contremaîtres, à des mousses ou à des esclaves qui comprennent bien mieux les coups de cordo que les déclarations d'amour.

WILSON. Cependant depuis que ces dames sont de retour à Londres vous avez déjà fait chez elles quelques visites.

BUCKLER. Et autant de gaucheries... figure-toi que quand elles me parlaient modes nouvelles, courses de chevaux, ou Opéra-Italien je leur répondais cochenille, cannelle ou cacao caraque ; j'avais l'air d'un épicier droguiste...

WILSON. Mais les beaux yeux de miss Arabelle ne vous inspirent donc rien ?

BUCKLER. Ses yeux... de quelle couleur sont-ils ?.. je ne les ai seulement pas remarqués.

WILSON. Tenez, monsieur Buckler, permettez-moi de vous parler franchement... Je ne connais pas un négociant plus loyal que vous !.. personne ne remplit avec plus d'honneur ses promesses et ses engagements...

BUCKLER. Quant à ça... je m'en flatte... WILSON. Mais pour le mariage, c'est différent, vous avez un cœur si calme, si froid... auprès des femmes !

BUCKLER. Moi, le cœur froid... oh ! oh ! prends garde de te tromper... si tu m'avais connu autrefois... j'étais un petit volcan... mais aujourd'hui, est-ce que j'ai le temps de m'enflammer, moi qui ai cinq maisons de commerce en Europe, qui suis gérant de la banque d'Angleterre, administrateur de la compagnie des indes, et bailleur de fonds de toutes les majestés qui n'ont pas le sou... ce qui me fait quelques pratiques...

WILSON. Ehl bien, puisque vous êtes si riche pourquoi épousez-vous une femme que vous n'aimez pas ?

BUCKLER. Eh ! parbleu ! je l'épouse pour avoir un héritier... ne l'ai-je pas promis à mon oncle ? A qui veux-tu que je laisse tous mes millions ? A des parents ?.. je n'en ai plus !.. A des amis ? j'en ai trop... Au gouvernement ?.. pas si bête... il a de quoi vivre et peut bien se faire des rentes sans moi...

LA COMTESSE, *en dehors*. C'est bon !.. c'est bon !.. il est inutile de m'annoncer.

BUCKLER. Dieu !.. j'entends la voix de la comtesse d'Oxford !.. Attention, Wilson... voilà le moment de nous distinguer.

Il se redresse et cherche à prendre un air grave.

SCÈNE V.

Les Mêmes, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Mon Dieu, monsieur Buckler, que de caisses, de sacs, de ballots... et tout cela exhale une odeur de goudron... comment vos ouvriers peuvent-ils vivre dans vos magasins sans avoir des vapeurs?

BUCKLER. C'est que ces gaillards-là n'ont pas le moyen d'avoir les nerfs aussi sensibles que vous, madame la comtesse. Et si vous étiez à bord d'un bâtiment négrier... où l'on empile les hommes à fond de cale, comme des pains de sucre ou des bûches de Campêche, les petits par dessous, et les grands par dessus pour parer la marchandise?

LA COMTESSE. Comment, est-ce que vous avez fait aussi le commerce des noirs.

BUCKLER. Non, milady, jamais... Ah! si, pourtant... un jour j'ai acheté dix mille piastres une très jolie partie de négrellons..

LA COMTESSE. Vraiment!

BUCKLER. Dont quatre cents singes et six douzaines de perroquets... mais, en relâchant au cap de Bonne-Espérance, j'ai donné la clé des champs à toute la cargaison qui s'est sauvée comme si le diable l'emportait.

LA COMTESSE. C'est une spéculation d'un nouveau genre...

BUCKLER. Par exemple, je n'aurais pas été si généreux s'il s'était agi d'une petite blanche de ma connaissance... vous pouvez être sûre, madame la comtesse, de me trouver là, quand il s'agira de prendre livraison...

LA COMTESSE, riant. Ah!.. ah!.. ah!.. monsieur à une manière de s'exprimer tout-à-fait originale.

BUCKLER, saluant. Vous êtes bien honnête... Le fait est que quand je veux m'en donner la peine j'ai... je... (Bas à Wilson.) Souffle-moi donc, toi... tu vois que je suis en train de faire de l'esprit... et tu me laisses aller tout seul..

WILSON. Madame est entièrement remise des fatigues du voyage?

BUCKLER. Ah! mon Dieu! et moi qui ne pensais pas à m'informer de la santé de ma future et de celle de ma belle-mère... Au fait, en voyant l'état de vos yeux... la fraîcheur de votre teint, on devine facilement... c'est singulier, madame la comtesse, depuis six mois que j'ai l'avantage de vous connaître, chaque fois que je vous regarde, je crois me

rappeler... Est-ce que vous n'avez jamais été à Calcutta?

LA COMTESSE. Moi! jamais!

BUCKLER. Alors, c'est peut-être à Madagascar ou à Chandernagor... Je jurerais presque qu'avant d'avoir été dans la noblesse... vous avez été dans le commerce.

LA COMTESSE. Y pensez-vous... moi, la fille d'un hidalgo, d'un grand d'Espagne...

BUCKLER. Ah! M. votre père était un...

UN DOMESTIQUE, entrant. Une dame, qui est déjà venue aujourd'hui, sollicite de M. Buckler un moment d'audience.

BUCKLER. Wilson, quelle est cette dame?

WILSON. Je l'ai vue, ce matin... elle n'a pas voulu me dire son nom... mais à son air triste et embarrassé, je suppose que c'est la femme où la fille de quelque pauvre marchand de la Cité.

BUCKLER, bas. Chut!.. je comprends... de mauvaises affaires... (Remettant une bourse à Wilson.) Tu lui remettras ces cinquante guinées... cache-les bien vite... il est inutile qu'on s'en aperçoive... (Haut.) Tu viendras ensuite déjeuner avec nous, et nous montrerons à miss Arabelle les parures et les diamans que je compte lui offrir... je veux qu'elle brille comme un soleil...

Air du *Galop*.

Quel effet merveilleux,

Ma future

Par sa parure,

Va produire en ces lieux!

Elle éblouira tous les yeux...

Le soleil à la ronde,

Brille pour tout le monde

Mais eclui-là, je croi,

Ne luira que pour moi...

ENSEMBLE.

Quel effet merveilleux, etc.

LA COMTESSE.

Quel effet merveilleux,

Sa future, etc.

Buckler sort en donnant la main à la comtesse.

SCÈNE VI.

WILSON, puis INES.

WILSON. Ce bon monsieur Buckler!.. qu'il m'en coûte de lui cacher le tourment que j'éprouve... et que son amitié vient augmenter encore!.. plus d'une fois les yeux d'Arabelle m'ont appris qu'elle n'était pas restée insensible à mon amour;

mais le devoir la force à se soumettre à la volonté de sa belle-mère... et je dois un égal sacrifice aux bontés de mon protecteur.

Un domestique introduit Inès et ressort aussitôt.

INÈS. Pardon, monsieur, de me présenter encore devant vous, mais ce qui m'amène ne peut souffrir aucun retard... et je viens vous prier de nouveau de vouloir bien me faire parler à M. Buckler aujourd'hui même.

WILSON. Mon Dieu! madame, je lui ai fait part de votre demande... il avait le désir de vous répondre lui-même... mais dans l'impossibilité où il s'est trouvé de le faire, c'est moi qu'il en a chargé... (*Lui donnant la bourse.*) et voilà sa réponse...

INÈS. De l'or!..

WILSON. Oh!.. ce n'est qu'une avance qu'il prétend vous faire... vous lui rendrez cette somme quand vous le pourrez... Prenez, madame, et point de fausse honte. Monsieur Buckler est un de ces hommes dont on peut accepter un service sans rougir.

INÈS. Il s'est mépris, je le vois, sur le motif de ma demande. Je ne venais pas pour implorer des secours de sa générosité... je venais pour m'entretenir avec lui d'une affaire qui l'intéresse autant que moi... et je compte sur votre complaisance, monsieur, pour le prévenir à l'instant de ma visite.

WILSON. Soit, madame, mais je vous avertis qu'il aura peu de temps à vous accorder... c'est ce matin qu'il doit signer son contrat de mariage, et dans une heure ses amis et les parents de sa femme vont se rendre dans cet hôtel...

INÈS, troublée. De sa femme!.. ah!.. il se marie?..

WILSON. Vous l'ignorez? Tout Londres s'occupe pourtant de cette nouvelle...

INÈS. Je crois qu'en effet, j'en avais entendu parler dans l'hôtel que j'habite... mais confusément... et j'ignorais même que ce fût aujourd'hui... Qui donc épouse-t-il?

WILSON. Miss Arabelle... la fille du comte d'Oxford...

INÈS. Du comte d'Oxford!..

WILSON. Connaissez-vous miss Arabelle?..

INÈS. Non, monsieur!.. c'est un souvenir vague et bien éloigné... mais je confonds sans doute... D'ailleurs ce n'est pas ça qui m'amène... de grâce, veuillez prévenir M. Buckler que je l'attends ici...

WILSON. Je vais tâcher de le décider à

s'y rendre... (*A part.*) Que veut donc cette dame?

SCENE VII.

INÈS, seule.

Il se marie!.. c'est donc bien vrai!.. je croyais être plus sûre de moi... et tout-à-l'heure, en apprenant cette nouvelle, il m'a semblé qu'on devait lire sur mes traits mon trouble et mon émotion... pourtant je m'efforçais de paraître calme et indifférente... Quelle idée avais-je aussi de penser que son cœur pourrait encore m'appartenir!.. En venant à Londres après cinq ans de séparation, je devais plutôt m'attendre à le trouver déjà marié... enchaîné à une autre... bientôt il va l'être... Allons, imposons silence à mon cœur et tâchons de trouver la force d'accomplir le but de mon voyage, il le faut!.. je le dois... ces mots-là suffiront pour me donner du courage.

SCENE VIII.

INÈS, BUCKLER, un verre de Champagne et la main et une serviette à la boulonnière.

BUCKLER, dans la coulisse. C'est bon!.. c'est bon!.. on y va!..

INÈS, baissant son voile. C'est lui!..

BUCKLER, avec humeur. Que diable! on ne me laissera donc pas déjeuner tranquillement. Voyons, madame, que puis-je faire pour votre service?.. dépêchez-vous; car le déjeuner refroidit... Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc?.. vous tremblez...

INÈS. Ce n'est rien, monsieur; un peu d'émotion... ça va se passer.

BUCKLER, d'un ton plus doux. Pauvre femme! je l'ai tout effrayée... Prenez donc la peine de vous asseoir... (*Il la fait asseoir.*) Voyez-vous, j'ai l'air méchant; mais je ne le suis pas... Voulez-vous un verre de champagne, ou un petit verre de rhum? ça vous remettra...

INÈS, à part. Il ne me reconnaît pas. (*Haut.*) Veuillez je vous prie vous placer ici... près de moi.

BUCKLER. Volontiers! (*A part.*) Il paraît qu'elle en a long à me dire, mon champagne aurait le temps de s'éventer. (*Il vide son verre, ôte sa serviette et s'assied.*) Allons, madame... je vous écoute...

INÈS. Monsieur Lionel...

BUCKLER, un peu surpris. Tiens, vous savez mon nom de baptême... c'est singulier!.. il n'est pourtant pas connu dans le commerce.

INÈS. Vous souvenez-vous d'avoir habité Madrid...

BUCKLER. Il y a cinq ans?.. oui, parbleu! je m'en souviens comme si j'y étais encore... je ne l'ai quitté qu'à la suite de mon différend avec l'ambassadeur d'Angleterre qui voulait se donner les tons d'aimer une petite brodeuse dont je raffolais, et qui en tenait aussi solidement pour moi. Pendant six semaines je partageai sa modeste mansarde... Vu que j'étais sans asile, et qu'elle avait un trop bon cœur pour me laisser à la belle étoile... Alors, ce fut un bonheur, un délice... qui n'aurait peut-être jamais eu de fin si mon bon oncle n'eût eu la fantaisie juste, à point nommé, de mourir et de me laisser pour héritage une maison de commerce à diriger à Londres... et des affaires immenses à terminer dans les quatre parties du monde.

INÈS. Et à cette époque vous écrivîtes à cette jeune fille une lettre où vous lui faisiez de nouvelles protestations d'amour en la priant d'attendre votre retour à Madrid... qui, disiez-vous, devait être prochain.

BUCKLER. C'est juste!.. Comment diable pouvez-vous savoir ça?.. Avant de l'aller rejoindre... j'avais un petit voyage à faire; il devait durer quatre mois, et il dura quatre ans.

INÈS. Elle vous attendait toujours?

BUCKLER. Je ne pouvais pas l'en empêcher... je lui écrivis bien trois ou quatre fois; mais au milieu de l'Océan à deux ou trois mille lieues de distance... essayez donc de faire l'amour avec une petite brodeuse de Madrid, à moins d'être birondelle ou pigeon ramier.

INÈS. Et depuis, sans doute vous l'avez publiée?

BUCKLER. Du tout... seulement, je me suis fait une raison... je me suis dit: en cinq ans une femme peut bien en aimer cinq autres et en épouser au moins un!

INÈS. Non, M. Buckler, elle n'en aime pas d'autre, et n'épousa personne.

BUCKLER. Comment, elle!.. de qui donc parlez-vous?

INÈS. De la petite brodeuse de Madrid... d'Inès Murillo...

BUCKLER. Inès Murillo!.. oui, c'est son nom... Ah! mon cœur vient de battre... il y a bien long-temps que ça ne lui était arrivé. Mais vous la connaissez donc?.. parlez... qu'est-elle devenue?.. je brûle de le savoir...

INÈS. Elle est à Londres.

BUCKLER. A Londres!..

Il la regarde fixement.

INÈS. (*Elle se lève.*) Pour vous revoir, elle a tout risqué, tout bravé; à force de travail, d'économie, elle a rassemblé quelques faibles ressources, et, seule, sans guide... sans défenseur... à pied souvent... elle a traversé l'Espagne et la France; elle est venue dans cette grande ville de Londres; elle a frappé à la porte de son ami Lionel, et M. Buckler ne l'a pas même reconnue!..

Elle lève son voile.

BUCKLER. Cette voix... ces traits... se pourrait-ill.. Inès! c'est vous!.. c'est toi!..

Air : *C'est un art charmant que la danse.*

Je la revois, fraîche et gentille !
Ce naïf et piquant minois,
Ce teint, ces yeux de jeune fille
Sont aussi brillants qu'autrefois.
Tu me plais autant qu'autrefois. (*bis*)
Sur mon cœur, viens, que je te presse,
Un baiser vaut mieux qu'un discours;
Viens, par une tendre caresse,
Viens me rappeler mes beaux jours,
Hélas! bien heureux, mais trop courts.
Il l'embrasse.

Ah! quel plaisir! (*bis*) je suis dans l'ivresse!
 quel plaisir! (*bis*) je revois mes premiers amours!

INÈS. Prenez garde!.. si miss Arabelle vous entendait!..

BUCKLER, avec embarras. Ah! diable!.. tu sais donc?.. on t'a prévenue!.. Dam!.. que veux-tu, mon enfant... c'est vrai... je suis trop franc pour te dire le contraire. Ce n'est pas qu'au fond j'y tiens beaucoup; mais, des raisons majeures, vois-tu, des affaires de famille...

INÈS. Pourquoi chercher à vous défendre d'une action aussi naturelle?.. Vous m'aviez à peu près oubliée; il vous fallait une famille titrée, un entourage brillant: aussi je ne venais pas ici pour adresser des reproches à l'ancien ami de ma jeunesse, sur sa conduite passée; je venais, forcée aussi par des raisons majeures, et peut-être plus puissantes que les vôtres, réclamer, comme créancière... le paiement d'une dette sacrée que vous avez contractée envers moi; et la probité du négociant Buckler m'est trop connue pour quo je doute un seul instant qu'il fasse honneur à sa signature...

BUCKLER, à part. Que veut-elle dire?..

INÈS, tirant un papier de son sein, et le lui présentant. Reconnaissez-vous ce papier?

BUCKLER, *le prenant.* Voyons!.. une feuille de papier blanc... et au bas, en pattes de mouches... (*Il lit.*) « Madrid, le 5 mai 1824. Signé Lionel Buckler. »

Il s'arrête et la regarde.

INÈS. Vous vous rappelez, n'est-ce pas?

BUCKLER, *lui rendant le papier.* Mais non!.. pas précisément.

INÈS. Comme vous, j'avais oublié cet écrit. Il y a quelques mois seulement qu'un hasard me le fit retrouver, et je ne voulus pas le remplir sans avoir reçu celui qui m'offrit si généreusement toute sa fortune à venir.

BUCKLER. Hein!.. toute sa fortune!.. Ah! mou Dieu!.. Oui, oui... maintenant je me rappelle... Dans un moment de jalousie contre l'ambassadeur d'Angleterre, et d'enthousiasme pour elle!.. je souscrivis...

INÈS. Votre intention ne serait-elle plus d'acquitter cet engagement?

BUCKLER. Comment d'acquitter?... permettez... entendons-nous... Lorsque j'ai signé cela, j'ignorais que je deviendrais un jour l'un des plus gros capitalistes des trois royaumes; à cette époque, je n'étais encore qu'un homme d'état; je faisais facilement des sottises... et partons de là...

INÈS. Vous refusez donc de reconnaître cette dette?

BUCKLER. Du tout! je suis trop honnête homme pour renier ma signature, dans quelque cas que ce soit; seulement, ma chère Inès, soyez raisonnable: je vous ai donné mon avenir, je n'en disconviens pas; mais songez à ce que pouvait être, dans ce temps-là, l'avenir d'un sous-secrétaire... du second secrétaire... du troisième secrétaire d'un ambassadeur, et qu'on venait de mettre à la porte, encore!.. estimez-moi ce que je pouvais valoir alors... pas trop cher... et je paierai à vue, j'y consens.

INÈS. Il appartient à moi seule de remplir le blanc laissé sur ce billet; quelles qu'en soient les raisons, vous ne pouvez vous dispenser de les accepter.

BUCKLER, *d part.* Allons!.. c'est fini!.. elle veut me ruiner!.. Oh! Inès!.. voilà un joli bouquet pour le jour de mes noces! (*Haut.*) Voyons, madame... puisqu'il le faut, je me mets à votre discrétion, soit! Tenez, voilà de l'encre, du papier et un canif pour tailler votre plume, si elle est mauvaise... remplissez cet effet... vous n'aurez plus, après, qu'à passer à ma caisse... et s'il n'y a pas dedans assez pour

vous payer, j'écirai à Paris, à Hambourg, à Vicane, à Amsterdam... je ferai vendre le Chameau, la Cigogne, le diable! s'il le faut... (*A part.*) Dieu!.. la comtesse!..

Inès baisse son voile.

SCENE IX.

Les Mêmes, LA CONTESSE.

LA CONTESSE. Eh bien! que devenez-vous donc, monsieur Buckler!.. comment... nous quitter au milieu du repas pour venir causer d'affaires... et de quelles affaires, encore... je vous le demande. Ah!.. c'était bien la peine...

Elle lorgne Inès.

INÈS, *d part.* Que vois-je!.. Mariquita.

BUCKLER, *d part.* C'est ça... je voudrais bien la voir à ma place... (*Haut.*) Je vous demande pardon, madame la comtesse, c'est très sérieux.

INÈS *d part.* Comtesse!.. elle me l'avait bien dit.

LA CONTESSE, *d'un ton de protection, d Inès.* Eh bien! ma bonne, vous êtes encore là!.. Est-ce que vous ne comprenez pas qu'il n'est point convenable de venir importuner les gens au moment de la signature d'un contrat!

BUCKLER, *bas à la comtesse.* Milady, ménagez-la, je vous en supplie!.. (*A part.*) Si elle lui parle sur ce ton-là, chacune de ses paroles me coûtera peut-être un million; ça met les phrases un peu cher!

LA CONTESSE. Madame est venue sans doute pour implorer quelque secours, quelque bienfait de votre bonté... Eh bien! donnez-lui quelque chose, et qu'elle se retire.

INÈS. Ah! milady, un peu plus d'indulgence pour les malheureux... ce ton sié mal à votre nouveau titre et au rang élevé que... le hasard vous a fait obtenir... votre fierté s'accorderait mal avec le bon cœur de celui qui bientôt va vous regarder comme... sa mère.

LA CONTESSE. Insolente!..

BUCKLER, *d part.* Dieux!.. voilà les gros mots!..

INÈS, *de manière à n'être entendue que de la comtesse.* Prenez garde, madame, cette expression sent la petite brodeuse de Madrid.

LA CONTESSE, *d part et avec effroi.* O ciel!..

BUCKLER. Hein!.. qu'est-ce qu'elle vous a dit... comme vous voilà troublée!.. (*A part.*) Est-ce qu'elle a donné aussi sa signature en blanc!

INÈS. Monsieur Buckler, ma présence ici semble contrarier une personne qui bientôt doit avoir plus de droits que moi dans cette maison... Souffrez que je m'éloigne...

BUCKLER. Comment, vous partez...

LA COMTESSE. Si vous préférez que je cède ma place à madame...

BUCKLER. Ah! comtesse!

INÈS, lui donnant une carte de visite. Voilà le nom de l'hôtel que j'habite à Londres. (Faisant une profonde révérence à la comtesse.) Je présente mes respects à madame la comtesse d'Oxford.

Elle sort.

SCÈNE X.

BUCKLER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, d part. Elle est enfin partie!.. comment peut-elle savoir... (Haut.) Monsieur Buckler, si vous tenez toujours à la main de miss Arabelle, vous allez me promettre de ne plus revoir cette femme...

BUCKLER. Parbleu... si vous croyez qu'elle est venue ici pour mon plaisir...

LA COMTESSE. Et que peut-il y avoir de commun entre vous et elle?..

BUCKLER. Oh! rien... une bagatelle... une ancienne créance.. que j'avais oubliée... (A part.) Si elle allait deviner...

LA COMTESSE. Encore quelque spéculation peut-être dans le genre de vos singes et de vos perroquets?..

BUCKLER. Non, non... cette personne là ne m'a jamais vendu de singes ni de perroquets... c'est...

LA COMTESSE. Eh bien!.. quoi?

BUCKLER. C'est... (A part.) Du diable si je sais comment lui expliquer l'origine de la créance.

Air : *J'engagette un petit de mon âge.*

C'est une dette de jeune homme,

Qu'à présent il faut acquitter...

Je n'étais guère à vingt ans économe.

Et cette dame en a su profiter.

LA COMTESSE.

Eh bien! monsieur, sans plus attendre, Rendez-lui tout... c'est le mieux... croyez-moi...

BUCKLER.

L'avis est bon!.. mais ce que je lui dois...

Est assez difficile à rendre.

LE DOMESTIQUE, entrant. Toutes les personnes invitées sont réunies au salon et demandent M. Buckler.

BUCKLER, d part. Allons, bon!.. elles

arrivent à propos!.. Il faut absolument que je sorte de ce provisoire là... ça me brûle le sang... (Bas au domestique qu'il prend à part.) Tom! rends-toi vite chez la personne dont voici l'adresse... c'est à deux pas d'ici.. amène-la moi à l'instant même!

Le domestique sort.

BUCKLER.

Air de l'Orpheline.

Et vous au salon,

Rendez-vous donc.

Allez chère comtesse

Près de vos parents

Avec adresse,

Il faut gagner du temps.

ENSEMBLE.

BUCKLER et la COMTESSE.

Et vous au salon,

Et vite

Rendez-vous donc.

Moi, je vais

Allez, chère comtesse!

J'ai de la politesse...

Près de nos parents,

Avec adresse,

Il faut gagner du temps!

Je vais

La comtesse sort.

SCÈNE XI.

BUCKLER, seul. Quelle journée!.. Voilà mon mariage manqué... Eh! bien, messieurs les jeunes gens... donnez donc des signatures en blanc; amusez-vous à escompter votre avenir, vous voyez où ça mène; et cette Inès avec son petit air timide et doux... Qui l'aurait crue jamais capable d'une pareille action... Moi qui, en la retrouvant, éprouvais une certaine émotion de plaisir et de bonheur dont j'avais perdu l'habitude. (Il essuie une larme.) Je ne vois plus en elle qu'une créancière avide qui veut m'enlever tout ce que j'ai gagné... Voyons un peu ce que j'ai gagné... (Il prend son grand livre et le feuillète avec précipitation.) Au moment d'une liquidation on a besoin de connaître au juste l'état de ses capitaux... Dieu! le bel avoir!.. En ai-je de ces espèces, je pourrais faire paver ma cour en or, et couvrir mon hôtel en ardoises d'argent!.. avec des bank-notes à mes fenêtres en guise de rideaux de mousseline... Oui, mais il y a une petite difficulté, c'est que je ne sais pas ce que je dois... ça

peut monter à... Bah! ça ne serait rien l.. je suis sur le bord d'un précipice dont je ne peux pas mesurer la profondeur! aussi, la tête me tourne, j'ai des éblouissements, des vertiges!... il me semble voir dauser des chiffres autour de moi, comme la ronde du sabbat.

SCÈNE XII.

BUCKLER, INÈS, un Domestique.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, voici cette dame.

Il sort.

BUCKLER. Oh! je n'ai plus une goutte de sang dans les veines; c'est égal, n'ayons pas l'air... il faut qu'un négociant aille à sa caisse, comme un soldat va au feu... sans pâlir.

INÈS. M. Buckler, vous m'avez rappelée près de vous, et je me gends à vos ordres.

BUCKLER, *à part avec force*. Sans pâlir! (*Haut et cherchant de se donner un air d'assurance.*) Oui, madame; quand on a des comptes à régler ensemble, il est inutile de laisser amasser les intérêts des intérêts; aussi je suis pressé d'en finir.

INÈS. Pas plus que moi, je vous assure...

BUCKLER, *à part*. C'est ça; il lui tarde déjà d'accaparer mon or... (*Haut.*) Eh bien, vous avez rempli ce billet?

INÈS. Oui, monsieur; je pense que vous êtes toujours disposé à faire honneur à votre signature?

BUCKLER. Toujours!

INÈS. Quelle que soit l'exigence de mes prétentions?

BUCKLER, *à part*. Ah! mon Dieu! elle ne me laissera pas un schelling (*Haut.*) Il me paraît que vous me demandez...

INÈS. Oh! je vous demande beaucoup; et malheureusement il m'est impossible d'en rien rabattre.

BUCKLER. Un instant, madame, permettez. (*Il court à son grand livre.*) Voici l'état de mon actif, arrêté hier par mon commis Wilson. Espèces, marchandises et papier, total 1,500,000 livres sterling, 17 schellings et 3 pences... c'est un assez joli denier... Eh bien, contentez-vous de ça, je vous en conjure... si vous en exigez plus je serais obligé de faire banqueroute, et j'en mourrais de chagrin.

INÈS. Non, M. Buckler, vous ne ferez pas banqueroute, mais vous acquitterez une dette saine, car vous m'en avez donné votre parole; et il vaut encore mieux que votre signature... Voici votre billet.

Elle le lui présente.

BUCKLER, *à part*. Sans pâlir!.. (*Il le prend d'une main tremblante.*) Si j'en étais quitte pour le chameau et la Cigogne, je serais trop content... je n'ose regarder... (*Tenant le billet ouvert et détournant la tête.*) Par cette seule de change, il vous » plaira payer...

INÈS. Il n'y a pas cela...

BUCKLER. Il n'y a pas ça... Ah! j'y suis, c'est un billet à ordre. (*Même jeu.*) Je » paierai à mademoiselle Inès Murillo, ou » à son ordre...

INÈS. Mais, vous vous trompez encore. (*Mettant le doigt sur le billet.*) Tenez!.. regardez donc!.. (*Lisant.*) Je promets de » reconnaître...

BUCKLER. Eh bien! voyons!.. qu'est-ce que vous voulez que je vous reconnaisse?

INÈS. Continuez...

BUCKLER, *à part*. Sans pâlir! (*Lisant.*) Je promets de reconnaître... et d'aimer » mon fils Lionel... (*S'arrêtant.*) Hein? comment? qu'est-ce que ça veut dire?..

INÈS. Continuez toujours...

BUCKLER. Mon fils Lionel, dont le premier vœu a été de voir et d'embrasser son » père... » Oui, oui... il y a bien ça... Ah!.. voilà que je tremble bien plus fort que tout-à-l'heure... mais ce n'est plus la même chose... (*Se jetant aux genoux d'Inès.*) Inès!.. je t'en conjure, ne me trompe pas!.. Quoi!.. vrai... nous aurions!.. j'aurais un fils!..

INÈS. De quatre ans et trois mois.

BUCKLER, *courant ça et là comme un fou*. De quatre ans et trois mois. Ah! j'en mourrai de joie!.. un fils aussi grand... qui marche tout seul... qui parle tout seul... qui a toutes ses dents...

INÈS. Et qui vous ressemble!..

BUCKLER. Il me ressemble... je suis sûr que c'est un petit Cupidon!

Air précédent.

Ah! vraiment j'en perdrai la tête!

Mes vœux sont comblés ici-bas;

Non, non, plus rien qui m'inquiète,

Car je vais serrer dans mes bras

Un fils que je n'attendais pas. *Bis.*

A l'embrasser combien j'aspire!

Tiens, je sens mes yeux se mouiller;

Je crois déjà le voir sourire,

L'entendre pleurer et crier,

Courir, chanter, pleurer, crier.

Ah! quel bonheur! (*bis*) je suis en délire!
Quel bonheur! (*bis*) je tiens enfin mon héritier!

Inès, va me le chercher... prends ma voi-

ture... crève les chevaux, les laquais... mais amène-moi tout de suite mon fils... je veux le voir, le presser dans mes bras, le manger de caresses.

INÈS. Il est resté à Madrid, entre les mains d'une personne sûre, qui aura pour lui tous les soins d'une mère!..

BUCKLER. Eh! bien, demain, nous partirons pour l'Espagne... en postel à franc étrier... en vaisseau, en ballon, s'il le faut!

INÈS. Demain, vous serez marié...

BUCKLER. Marié... Ah! c'est vrai! à présent que je ne suis plus ruiné...

INÈS. Lionel... je partirai seule...

BUCKLER. Toi, Inès! toi, me quitter.

INÈS. J'ai rempli mon devoir, c'est à vous maintenant de faire le vôtre; je vous recommande votre fils... ne l'abandonnez jamais... Adieu, Lionel!

Elle va pour sortir.

BUCKLER, *la retenant et pleurant à moitié*. Non, morbleu!.. non, tu ne me quitteras pas; je sens là que je serais malheureux... tu es la seule femme qui ne me fasse pas peur!.. avec laquelle je me sente libre, content, à mon aise... et tu t'en irais... je ne te verrais plus... la mère de de mon fils, de mon héritier... Oh, non! mille fois non!

INÈS. Quelle est votre intention?

BUCKLER, *poussant Inès dans la chambre à droite*. Voici quelqu'un: entre vite, et ne bouge plus que je ne t'appelle. Au revoir, mon enfant!

Il lui prend la tête et l'embrasse tendrement.

SCÈNE XIII.

BUCKLER, LA COMTESSE.

BUCKLER. Dieu, la comtesse!..

LA COMTESSE, *une lettre à la main, à part*. Ah! le voilà! par quel moyen lui faire savoir...

BUCKLER, *id.* Comment diable lui expliquer...

LA COMTESSE, *id.* Il va être au désespoir...

BUCKLER, *id.* Elle va m'arracher les yeux...

LA COMTESSE, *id.* N'importe, il faut bien qu'il le sache. *(Haut.)* Ah, mon pauvre M. Buckler!

BUCKLER, *id.* Ah, ma pauvre Milady!

LA COMTESSE. J'ai à vous confier...

BUCKLER. Et moi, j'ai à vous dire...

LA COMTESSE. Un secret...

BUCKLER. Moi, c'est un mystère.

LA COMTESSE. Apprenez que ma belle-fille...

BUCKLER. Eh bien?..

LA COMTESSE. En aime un autre depuis trois mois... cette lettre qu'il lui adressait et qui vient de tomber entre mes mains...

BUCKLER. Pas possible!..

LA COMTESSE. Ma fille m'a tout avoué en pleurant et m'a déclaré tout net qu'elle ne voulait plus vous épouser; mais...

BUCKLER. Dieu, que c'est heureux!..

LA COMTESSE. Comment!

BUCKLER. Sachez que votre futur gendre...

LA COMTESSE. Eh bien?

BUCKLER. En aime une autre depuis cinq ans! c'est bien plus fort.

LA COMTESSE. Une autre quo miss Arabelle.

BUCKLER. Qu'il l'a séduite, abandonnée, et retrouvée... avec un fils de quatre ans et trois mois, qui lui ressemble à faire peur... et qui est beau comme le jour... Ainsi, touchez-là, comtesse; vous voyez que nous sommes quittes!

LA COMTESSE. Et vous croyez que je souffrirai?

BUCKLER. Il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher... Justement, voilà toute la société... Laissez-moi faire, je connais votre faiblesse, c'est par-là que je vous attaquerai.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, WILSON, Parents, Amis.

CHŒUR.

Air : De la Danseuse de Venise.

Mes amis, voici l'instant de la cérémonie :

Que chaque parent ici se trouve au rendez-vous ; Ensemble chantons, l'amour l'hymen et la folie, Et faisons des vœux pour le bonheur des deux [époux.

BUCKLER. Messieurs et mesdames, je suis enchanté de vous voir... Vous veniez pour assister à la signature d'un contrat de mariage... eh bien, vous en signerez deux. *(Allant chercher Inès.)* Approche, mon enfant; et n'aie pas peur. *(Aux parents.)* Jo vous présente ma femme, Inès Murillo...

TOUS. Inès Murillo!..

LIONEL. Simple brodeuse à Madrid, que j'ai toujours aimée, que j'aime encore et que j'aimerai toute ma vie!..

INÈS. Lionel!.. moi, votre femme!

BUCKLER. Quant à miss Arabelle d'Ox-